

LE CŒUR, EXPRESSION SYMBOLIQUE DE LA VIE AFFECTIVE

Le Père Bruno m'ayant demandé de lui parler du cœur à la lumière de l'expérience clinique psychanalytique, j'ai été surprise à première vue que ce vocable et l'analyse de ce qui se trouve caché derrière lui ne soit pas très souvent mis en évidence. Cependant me revenaient à l'esprit quelques observations, où à des titres divers la région du cœur, ou le cœur lui-même, dans les symptômes, les propos ou les dessins semblaient avoir de l'importance. J'avais scrupule à les présenter puisque je ne pouvais pas en tirer une étude satisfaisante.

« N'importe, me dit le Père Bruno, ce que vous pouvez dire, dites-le. »

Voici donc ma légère contribution. Il s'agit de quelques notes et je m'excuse auprès du lecteur de ne pas lui apporter de conclusions psychanalytiques.

Chez les enfants, l'influence du langage appris de leurs parents, leur donne l'habitude d'associer des émois à la sonorité du mot « cœur ». Le langage et les valeurs affectives de frustration ou de gratification d'amour qui l'accompagne, imposent aux enfants de chez nous plusieurs notions précoces.

En premier lieu vient celle-ci, qu'il est « bien » d'avoir bon cœur, et « mal » d'avoir mauvais cœur ou d'être sans cœur. Celui qui a mauvais cœur, grosso-modo, se réjouit des déboires survenant aux autres. Celui qui a bon cœur se doit de se sentir mal à son aise (ce qui, vu par les yeux de l'enfant se confond avec le sentiment de culpabilité) devant un être qui souffre, ou qui est plus malheureux que lui. Quant à l'enfant « sans cœur », c'est celui qui n'éprouve pas d'émois dépressifs devant les conséquences affectives sincères ou simulées que ses actes entraînent chez ses parents quand ils sont mécontents ou éprouvés.

« Cœur » semble donc être donné à l'enfant comme mot-clef de la valeur qu'il peut prendre aux yeux de l'adulte quand il cultive en lui le processus d'identification à la douleur, ou à la jubilation affective de « l'autre ».

A partir de là, d'autres facteurs se mettent à jouer suivant les conditions qu'imposent consciemment ou non les adultes pour que l'enfant soit jugé avoir du..., avoir bon..., avoir mauvais... cœur.

Il y aurait là une étude systématique à faire, avec de nombreuses observations à l'appui, sur l'angoisse méritoire liée — par éducation — à la douleur de l'autre. On découvrirait alors que, dans certains cas, cette éducation aboutit à la perversion des racines de la Charité.

Il est encore une autre notion, à la fois spontanée et inculquée semble-t-il, et il est difficile chez les « entendants » de discriminer la part de la sensation de celle de l'influence du langage. Lorsque l'enfant vomit quelle qu'en soit la raison, si ce vomissement ne paraît pas provoqué par une cause traumatique matérielle comme une quinte de coqueluche, ou un choc, cela s'appelle en français courant : avoir mal au cœur. C'est-à-dire que l'estomac avec ses malaises devient, pour le langage, synonyme de solidité ou non du cœur. Le cœur devient le mot répondant aux réactions affectives d'assimilation ou de répulsion de nourriture, c'est-à-dire du prendre en soi pour faire sien. « Quelque chose me ferait mal au cœur », veut dire, je ne pourrais le faire sans sensation de répulsion qui me viderait de ma force, je me sentirais faible. C'est à cette acception-là que nous rapportons la plupart des propos touchant le terme cœur employé par les enfants et le langage courant. Tel propos par exemple d'un garçon de 3 ans, inquiet de voir partir sa mère et veut se rassurer : « Maman, tu es toujours dans mon cœur ! » Ce même enfant répondait à sa mère une autre fois où il tenait ce même propos et qu'elle lui disait : mais comment est-ce que je peux tenir dedans ? « Tu comprends, c'est le cœur de cœur, c'est pas le cœur de viande, alors il est grand, grand ! »

Ce réceptacle digestif magique auquel tous les enfants croient, les mères en étendent les fonctions jusqu'à la reproduction, tout naturellement, pensent-elles. Or pour l'enfant le classique « tu es né dans mon cœur, ou près du cœur », ce cœur qui rend la nourriture en trop, qui dans d'autres cas, lorsque la nourriture a été gardée, peut en faire un excrément, ou un enfant, ce « cœur-estomac-ventre », peut devenir l'objet de projections très angoissantes.

J'ai vu deux garçons de 11 à 12 ans qui présentaient tous deux la phobie de mourir par un arrêt du cœur. Tous deux étaient très anxieux, avaient le souffle court, ils passaient leurs journées à vérifier leur pouls avec angoisse, et ne pouvaient s'endormir sans qu'une autre personne ne continue leur surveillance angoissée.

Dans ces deux cas, il n'y avait pas de symptômes cardiaques

mais seulement une angoisse psychique liée à la fixation-identification à la Mère, et au désir-crainte magique du Père. Il y avait chez tous deux une sorte d'idéal inversé inconscient. L'enfant se sentait mâle, mais se voulait ou se sentait identifié à sa mère, femelle, blessé ou menacé dans son organe vital sexuel associé à l'emplacement de son cœur. Le premier me racontait en soufflant l'accident qui avait déterminé son état grave. Un poteau télégraphique avait été déraciné par la chute d'un avion, celui-ci s'étant pris dans ses fils. « Quand j'ai vu le pauvre poteau arraché !... », disait-il en s'identifiant à lui et non aux aviateurs tués, ou à l'avion détruit. L'autre redoutait l'éclatement de son cœur qu'il associait inconsciemment à l'accouchement. Il languissait d'avoir un petit frère pour faire une surprise à sa mère qui, veuve depuis peu après sa naissance, disait qu'elle ne pouvait plus avoir d'enfant. L'enfant vivait entre une mère et une sœur plus âgée que lui sans notion consciente du rôle paternel, sans apprentissage garçonnier.

Chez une femme affligée de « neurasthénie » chronique, traduisons d'absence d'intérêt affectif, et qui souffrait de sentiment de frustration remontant à l'enfance, le cœur pâlement dessiné au trait sur le papier qui était devant elle, revenait comme la traduction stéréotypée de sa sensation de vide. Un jour, une fenêtre ouverte dans le cœur qu'elle dessinait, traduisit le premier appel affectif dans le transfert psychanalytique. Cet état nouveau d'appétit d'échange, lié à de grands sentiments d'impuissance éveillait en elle un fort sentiment de culpabilité. « C'est votre faute, me dit-elle, c'est trop tard maintenant, je n'aurais jamais dû venir ici. Quand on n'a rien à donner, il vaut mieux rester le cœur fermé ».

Dans ces quelques observations le cœur paraît représenter un symbole de réceptacle psychoaffectif localisé dans la partie haute du tronc. Un organe creux où se logent magiquement les êtres aimés, d'où peuvent sortir les enfants, un organe creux plus ou moins solide, lourd ou léger, plus ou moins tendre ou dur qui s'ouvre pour recevoir ou donner, se ferme pour ne pas recevoir. Il est le siège d'une conservation de puissance par sa plénitude légère, c'est-à-dire associé au plan digestif, du sentiment de sécurité.

Il est d'autres cas où le cœur n'est pas ressenti comme un organe passivement rempli ou passivement conservateur, passivement ouvert ou fermé à la manière d'un objet creux. Je veux parler des cas où les sujets situent au niveau de leur cœur un sentiment-sensation de jubilation rayonnante, de puissance phallique

rayonnée, ardente, chaleureuse. Ces sujets-là sont heureux et ils ont le sentiment réconfortant d'une puissance autonome, aussi ne les voit-on pas chez les psychanalystes.

Néanmoins l'aspect phallique, actif, du cœur m'a plusieurs fois été exposé chez des garçons dont la passivité apparente et l'absence d'intérêt aux choses et aux êtres de leur entourage, cachent une grande ardeur affective méconnue et coupable à l'égard de leur père, ardeur qui se traduit par une provocation inconsciente de ce père. Leur comportement semble traduire ces propos : « Qu'il me montre son amour en se fâchant contre moi, en me frappant, en me faisant un bon mal qui me rassure sur sa présence. Que je puisse devenir fort sans danger pour lui ni pour moi, que je sois certain qu'il existe à la maison maternelle un homme invulnérable à mes coups, qui me châtiara sans me châtrer ». Un garçon de 12 ans arrivé à un état grave d'angoisse et d'apparence toujours « absent », vivant dans un rêve, état dû à cette situation typique, inventait au cours de son traitement l'histoire suivante : Il découvre et doit combattre un personnage mi-homme, mi-gorille, symbolisant le père redoutable et « dans son droit », personnage qu'il a par mégarde dérangé dans son domaine. Par maladresse, disait-il, son poignard lui échappait ; mais, par un hasard heureux, il venait se ficher dans le décolleté de ma chemise (et l'enfant montrait son sein gauche), la poignée de l'arme appuyée contre la paroi thoracique, la lame menaçante comme un phallus en érection.

L'enfant incapable de faire aucun mouvement ou de fuir alors devant ce surhomme-monstre qui le terrorise, imagine celui-ci se précipitant aveuglément sur lui pour le prendre dans un embrassement mortel en vue de l'écraser. Le poignard de l'enfant pénètre l'autre en plein cœur, le géant s'empace sur le cœur de l'enfant, sans que celui-ci ait la moindre responsabilité dans cette mort. Dans ce corps à corps, cœur à cœur, il voulait enfin percer le cœur de ce Père, non pas le sien, mais le fantasme de Père terrible que se font les garçons dont les pères sont trop lointains, trop absorbés, et semblent indifférents à leurs enfants.

Comme je le disais au début, il n'est pas question de tirer des conclusions de ces quelques notes : ce sont des documents.

Rappelons aussi que l'on parle de cœur de pierre ou de cœur d'or, qu'à part le lion, on ne prête jamais au cœur de caractéristiques animales comme pour la tête (on dit non pas cœur mais tête de cochon, tête de linotte, tête de bois). Si l'on projette

volontiers des caractéristiques animales sur le concept tête, c'est sans doute parce qu'elle sert d'objet de projection de l'intelligence et de la volonté agissante, logique, dynamique ou statique.

Il semble que c'est au cœur que soit réservé la projection du lieu focal où l'être humain situe symboliquement ses sentiments d'identification, de confiance, de sécurité passive ou active, et d'échanges affectifs avec son semblable humain.

Le mot cœur paraît remplacer le mot ventre ou tube digestif pour tout ce qu'il y a d'affectif et de subtil dans les émois d'incorporation magique, de plénitude et de vide magique qu'apporte le rassasiement ou l'affaînement de puissance émotionnelle émanant des échanges avec nos semblables.

Paris

D^r Françoise DOLTO.

